

La nausée : Extrait et analyse

« *La chose, qui attendait, s'est alertée, elle a fondu sur moi, elle se coule en moi, j'en suis plein. - Ce n'est rien: la Chose, c'est moi. L'existence, libérée, dégagée, reflue sur moi. J'existe. J'existe. C'est doux, si doux, si lent. Et léger : on dirait que ça tient en l'air tout seul. Ça remue. Ce sont des effleurements partout qui fondent et s'évanouissent. Tout doux, tout doux. Il y a de l'eau mousseuse dans ma bouche. Je l'avale, elle glisse dans ma gorge, elle me caresse - et la voilà qui renaît dans ma bouche, j'ai dans la bouche à perpétuité une petite mare d'eau blanchâtre - discrète – qui frôle ma langue. Et cette mare, c'est encore moi. Et la langue. Et la gorge, c'est moi.* »

Jean-Paul Sartre, *La nausée*, 1972.

— Analyse

La Nausée raconte l'histoire d'Antoine Roquentin, un célibataire qui tient un journal qui constitue le texte même de roman. Roquentin subit d'abord l'impression pénible que les objets lui deviennent étrangers. Pour échapper à la «nausée» qui l'envahit, il se refuge au café Mably au tout semble rassurant. Mais le malaise le poursuit maintenant partout : la seule échappatoire il la trouve dans *some of these days* un blues qui le transporte dans une durée différente où la Nausée se dissipe. Il se rend à Paris et revient à Bouville où la nausée devient de plus en plus envahissante. En écoutant une dernière fois *some of these days*, il se rend compte que la musique qui existe dans l'imaginaire parvient à l'arracher à la Nausée et que la création artistique celle d'un roman par exemple pourrait l'aider à accepter l'existence. Ainsi, « *L'existence apparaît à Antoine Roquentin dans toute sa gratuité. Elle lui semble de trop et sa vie, n'ayant nulle nécessité, se réduit au simple fait « d'être là». A l'image d'ailleurs de toutes les existences, celles des êtres humains comme celle des choses, qu'ils ressentent comme « une mollesse, une faiblisse de l'être ».* En regardant, dans un jardin public, la racine d'un marronnier, Roquentin a une illumination, celle de la présence gratuite et menaçante des choses : « *Exister, c'être là simplement.*» Et la nausée, c'est Roquentin lui-même qui éprouve la contingence comme la forme de son existence. »

L'Etranger : extrait et analyse

« *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.*

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois. J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler. »

Albert Camus, *L'Etranger*, 1942.

— Analyse

L'Etranger d'Albert Camus est le premier roman de Camus qui fait suite à une première tentative, *La mort heureuse*, un roman auquel l'auteur a renoncé à sa publication le considérant comme inabouti.

L'Etranger se présente comme une réflexion philosophique sur *le destin de l'homme par les hommes*. En fait, les six chapitres de la première partie du roman qui prend la forme d'un journal s'ouvrent sur la mort de la mère de Meursault, le narrateur, un modeste employé algérois qui la voit mourir avec indifférence. Il se fait complice d'un proxénète qui réduit les femmes à l'esclavage et maintient son empire sur elles par la peur et la violence tant qu'il est insensible à l'amour sain et généreux que lui porte sa maîtresse Marie. Impliqué dans une bagarre avec son voisin Raymond contre des Arabes, il tue l'un d'eux sans raison. Commence alors la seconde partie du roman qui se compose de cinq chapitres détaillant le procès de Meursault jusqu'à sa condamnation à mort. Ainsi, la première partie est une présentation de la vie de Meursault avant le meurtre et la seconde sa vie après le meurtre.

L'étrangeté du personnage vient du fait que sous son amoralité apparente, c'est un personnage qui a des amis, qui aime les sorties au bord de la mer et le soleil d'Alger. De surcroit, il est animé par l'amour de la vérité et de l'absolu, ce qui démontré dans la franchise de ses réponses au juge et qui le feront mourir.